

Guy Goffette

Géronimo
a mal au dos



folio

COLLECTION FOLIO

Guy Goffette

Géronimo
a mal au dos

Gallimard

Couverture : Photo © Gary Isaacs / Trevillion Images.

© *Éditions Gallimard*, 2013.

Guy Goffette est né en 1947 à Jamoigne en Lorraine belge. Enfance buissonnière dans les collines, suivie de longues années d'internat dans des institutions religieuses, qui avivent son goût de la liberté. En 1969, il se marie, fonde une famille, bâtit sa maison et entre dans l'enseignement qui le retiendra longtemps (*Éloge pour une cuisine de province*). Avec quelques amis, comme lui brasseurs de nuages, il crée en 1980 une revue de poésie, *Triangle*, qui comprendra douze numéros, et, trois ans plus tard, les cahiers de *L'Apprentypographe*, qu'il compose et imprime à la main. Cette double aventure s'arrête en 1987 pour faire place aux voyages – Yougoslavie, Roumanie, Québec, entre autres – qui nourriront peu à peu l'œuvre en cours, tandis que cèdent les premières attaches, révélant un quotidien qui se délite et une mélancolie croissante dont *La vie promise* (1991) et *Le pêcheur d'eau* (1995) se font l'écho. Un temps libraire, il finit par s'en aller sur les routes avec le vent.

Poète avant toute chose, même lorsqu'il écrit en prose, son écriture est limpide, évidente. Ses poèmes évoquent l'enfance, l'avancée inéluctable du temps, la nostalgie, la difficulté d'aimer, l'immensité des rêves.

Guy Goffette a publié une vingtaine de recueils de poèmes, notamment *Partance et autres lieux* suivi de *Nema problema* (2000), pour lequel il a obtenu le prix Valéry Larbaud, *Un manteau de fortune* (2001), ou encore *L'adieu aux lisières* (2007), ainsi que deux biographies poétiques : sur Verlaine (*Verlaine d'ardoise et de pluie* en 1996) et *Elle, par bonheur et toujours nue*, sur le peintre Bonnard. Il a aussi publié des romans, comme *Un été autour du cou*, récit sur l'initiation sexuelle d'un jeune homme de la campagne, qui n'est pas sans

rappeler l'auteur. Amoureux des femmes, il n'a pas son pareil pour évoquer leur beauté et leur sensualité (*Presqu'elles*, collection « Blanche », 2009).

En 2001, Guy Goffette reçoit le Grand Prix de poésie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre ; en 2010, le prix Goncourt de la poésie.

*À l'homme de ma vie,
Géronimo,
mon père*

*Chaque homme est seul et tous se fichent de tous
et nos douleurs sont une île déserte.*

ALBERT COHEN

Le Livre de ma mère

*Me pardonneras-tu d'avoir désespéré
Que tu ne sois Zorro mais un homme ordinaire
Quelque innocent héros d'heures supplémentaires*

ROBERT VIGNEAU

Bucolique suivi de Élégiacque

*Qu'importe à présent si je t'aime qu'importe
Les paroles jetées perdues car tu n'emportes
Avec toi qu'un peu de cendres pour là-bas
Qu'un peu de larmes sans détresse*

JEAN-PHILIPPE SALABREUIL

La Liberté des feuilles

*Un jour mon père quand je serai grand
je t'engendrerai je t'ouvrirai
des ailes une mémoire habitable
avec tous les secrets de l'amour
et comment vivre de nous*

*Je te donnerai la combinaison
du coffre de l'enfance et le chiffre
de la mer que tu n'as jamais
traversée Je te donnerai
la barbe du bon Dieu et un grand
tourbillon de voyelles*

*pour effrayer tes anges casaniers
et te mériter un petit paradis
perdu près de ma source*

I

1

- Pourquoi moi?
- Parce que.
- Le droit d'aînesse?
- Tu retardes, Simon.
- Alors, pourquoi?
- Par amour.
- Mais il est mort.
- Justement.

La pièce est petite et fleurie comme une serre. On a dû sortir les meubles pour faire de la place aux visiteurs qui défilent ici sans arrêt depuis le retour du père dans ses murs, il y a deux jours.

Visites de 9 à 20 heures, précise l'avis de décès punaisé sur la porte.

Ils entrent en silence, saluent le mort, déposent leur carte sur une soucoupe en fer-blanc placée au pied du cercueil qui occupe le milieu du salon, et se rangent de chaque côté, l'air entravé, solennel et les bras croisés. Il y a les sincèrement affectés qui se recueillent et les obligés, la tête basse, qui comptent et recomptent les boutons de leur veste ou regardent le parquet avec componction, et puis les curieux qui dévisagent leurs vis-à-vis ou contemplant, rêveurs, la bière pimpante, les gerbes de fleurs, les couleurs vives du drapeau.

Un seul pleure à chaudes larmes : Zéphirin, le simplet du village, soixante-neuf printemps, si je sais encore compter. « Et autant d'années

comme pour rire », ajouterait-il en bombant son maigre torse comme il faisait chaque fois qu'on lui demandait son âge. Le plus drôle, c'est qu'il a gardé son visage poupin de grand dadais, à croire que le temps n'a pas de prise sur lui.

Ce qu'on avait pu lui en faire voir autrefois, quand j'y pense. De toutes les couleurs. Comme le matin où il s'était pavané devant nous, en toute innocence, dans la chemise immaculée que sa mère venait de lui acheter, ce devait être un dimanche, et je me souviens que nous lui avions malicieusement offert de partager une de nos tartines de confiture de mûres ou de myrtilles. Tout le monde au village savait que Zéphirin n'avait pas la maîtrise de ses gestes, il était né comme ça, avec un truc nerveux qui le désaccordait comme un pantin, mais il n'avait jamais eu l'air d'en souffrir. Et nous, les gamins, on en profitait. N'empêche, ce jour-là, notre farce imbécile ne pouvait que mal tourner. Comme de juste, Zéphirin avait plaqué la tartine à plusieurs endroits sur sa chemise avant de pouvoir atteindre sa bouche, avec les dégâts qu'on imagine. Freddy, Julos et moi, on riait à se taper le derrière par terre. Jusqu'à l'arrivée de sa mère. Les cris qu'elle avait poussés alors, en voyant l'état de son fils, je les entends encore. « Grand benêt, tu vois comme ils t'ont arrangé ? Et vous, là, qui riez, bande de chenapans ! Attendez que je

voye vos mères! » On avait décampé plus vite que nos ombres, et pas fiers de nous dans le fond.

Pauvre Zéphirin, heureux Zéphirin, que la malignité des autres n'atteignait pas — ou alors avec un tel retard que ça prenait l'allure d'un mimodrame incompréhensible et dérisoire — et qui continuait de rire comme il pleure aujourd'hui, sans aucune retenue.

Pourvu qu'il ne me remarque pas, pensé-je soudain, ce serait mon tour de faire une drôle de tête. Mieux valait se retirer en douce. Pas envie que Zéphirin me tombe dans les bras et se laisse aller comme le grand enfant qu'il est à coup sûr demeuré.

Au moment de sortir, la plupart des visiteurs répètent ce qu'ils ont fait en entrant : ils saisissent le rameau de buis qui trempe dans une coupelle d'eau bénite et esquissent un signe de croix au-dessus du corps. Les autres se contentent de poser le bout des doigts sur le bois verni. On ne sait jamais.

Les villageois et les connaissances ont vite fait de repérer le membre de la famille en deuil présent dans la pièce. Regardez comme ils s'attardent pour mieux se précipiter sur lui avec des airs de prélat, et l'embrasser ou lui serrer longuement la main, et leurs mots de réconfort font un joli concert de mouches.